

Sur ses deux oreilles.

Jour 1 :

Je ne sais pas quel jour on est. Je ne sais pas non plus le temps qu'il fait dehors ou même s'il fait jour ou s'il fait nuit.

On nous avait transportés dans un conteneur posé sur un semi-remorque puis nous avons été déchargés comme de vulgaires paquets, un sac sur la tête au beau milieu de nulle part. Depuis nous étions, mes quatre compagnons d'infortune et moi, installés dans une pièce étrange.

Tout était blanc et les murs brillants renvoyaient la lumière des projecteurs qui pendaient au plafond.

Au sol, sur une hauteur allant jusqu'à un mètre, s'élevaient régulièrement des plots ancrés dans le laminé. La salle paraissait surnaturelle.

A peine avons nous repris possession de nous-même que nous nous mirent à arpenter la salle. Nous avons ainsi rapidement trouvé chacun un calepin et un crayon sans aucune instruction.

Je me sentais stressé et oppressé par la pièce et, face à l'attente et au vide sidéral de la prison, je ressentais ce besoin de tout coucher sur le papier. Cela semblait être un sentiment partagé puisque, peu de temps après, les autres prirent également possession de leur carnet. Qu'ils consignent tout, qu'ils écrivent fictivement à leur famille ou qu'ils expriment leurs regrets, je pense qu'ils avaient eux aussi besoin d'échapper à leur angoisse.

Personnellement, j'avais besoin d'écrire rationnellement ce que je voyais. J'aimais m'appliquer une logique calme, même face à la crise. On pouvait dire que j'étais un cartésien. Il suffisait de bien tout analyser. Jamais pourtant, la peur ne m'avait autant enserré le cœur auparavant.

Où étions-nous ? Dans une salle ressemblant à une cellule d'isolement. Seuls ces étranges plots me posaient question. Je pensais qu'ils servaient d'isolateurs phoniques, mais après avoir tenté de m'asseoir, je compris qu'ils voulaient nous priver de tout confort.

Mes compagnons furetaient dans la salle, tantôt tambourinant sur les murs, tantôt cherchant une faille, une ouverture. Je savais que c'était inutile et sombrai dès le début dans un cynisme désagréable. Je ne pense pas, de toute façon, que nous resterons ainsi enfermés plus d'une journée, les choses allaient forcément se décanter.

Qui nous avait enfermés ici ? Je n'en avais aucune idée. Je supposais que nous étions les otages lambda d'un groupement ayant quelque chose à réclamer. Autrement, il aurait été impossible de nous priver de tous nos droits.

J'allais donc rester là, à observer.

Nous n'avons aucune indication temporelle. Pour l'instant, je dirais qu'il fait jour encore car je ne me sentais pas fatigué, mais je supposais aussi que c'était lié au stress.

Je commence à avoir faim.

J'étais déjà pressé de sortir. J'espère que nous ne resterons pas longtemps ici.

Jour 2 :

Je pense que cela doit faire environ une journée que nous restions là, assis entre deux plots ou en train de faire les cent pas, cherchant un moyen de sortir.

Malgré la lumière éblouissante qui baignait toute la pièce, nous n'avions pas trouvé la moindre faille. La pièce était quasiment parfaitement hermétique. Seule une porte permettait de sortir mais elle était protégée par un grillage électrifié. Gatien l'avait appris à ses dépens. Au plafond derrière les projecteurs, on pouvait entendre le son de la climatisation mais il était impossible de l'atteindre.

Nous n'avons pas beaucoup bavardé. Nous étions cinq hommes, d'âges différents, de profils banals : électricien, comptable, chômeur, primeur et agriculteur, une famille, vie tranquille, hors des intrigues. Je n'en savais pas beaucoup plus.

Pour la première fois depuis que nous étions arrivés ici, la porte s'ouvrit sur un homme et une femme que je ne sus connaître. Des plateaux de nourriture furent déposés par une fente dans le grillage. Aussitôt les gardiens s'éclipsèrent.

Malgré nos angoisses, malgré notre volonté de nous en sortir, nous nous jetâmes sur les victuailles. La nourriture nous fit du bien et un afflux d'énergie nous excita tous, dopant nos réflexions, stimulant artificiellement nos sens.

Je pouvais désormais entendre les chuchotements que le bruit de la climatisation couvrait. Mais je ne les comprenais pas. Ce devait être les hommes qui nous tenaient captifs que j'entendais depuis l'autre côté.

Cherchant le calme, je m'assis entre deux plots. Leur positionnement nous empêchait de nous allonger, ni même de nous affaler contre une paroi pour reposer nos membres raidis par le stress et l'attente. Nous étions ainsi contraints à l'éveil, tant par l'inconfort des lieux, que par l'angoisse qui ne cessait de grandir quant à notre devenir.

Lorsque je fermais les yeux, c'était pire. Je restais donc, malgré moi, complètement éveillé.

*

Était-ce le moment pour moi de commencer à consigner quelques informations importantes sur l'homme que je suis ? Je me sentais perdu. Il aurait déjà dû se passer quelque chose, même une mauvaise chose. Que quelqu'un rentre et fusille l'un de nous. Qu'on exige de nous quelque chose... A la place, rien. Nous, le silence, le vide et c'est tout.

Au cas où l'issue ne serait pas favorable : je m'appelle Julien Daumez, je suis originaire de Saint-Cloud et je suis comptable. Je suis fiancé à une femme qui s'appelle Bé

A la place de l'encre sur le papier, coulent sur mes joues des gouttes salées que je ne cherchais pas à arrêter. La situation était terrible.

Je ne peux me résoudre à écrire ma propre plaque commémorative. Mon propre discours mortuaire. C'était déjà faire une croix sur la vie.

Jour 3 :

J'appelle ce jour le jour trois, mais je n'ai aucune notion du temps.

La fatigue commence à peser. Aucun d'entre nous n'a su fermer l'œil encore et nous nous agitions nerveusement dans la salle vide.

La plupart d'entre nous avaient délaissé le carnet, sauf Thomas, l'électricien, qui continuait d'écrire à sa famille tout ce qui lui passait par la tête. J'avais de l'affection pour lui, je ne savais pas trop pour quoi.

Moi aussi, je pensais à ma famille. A mes enfants que je n'avais pas encore. A Bérénice. A mes projets avec elle. Je pensais, à l'origine, qu'on serait rapidement libérés d'ici. Je ne comprenais plus ce qu'il se passait. Je perdais espoir de revoir ceux que j'aime un jour, quoi qu'on nous fasse... Thomas devait arriver à cette même conclusion. Sauf que lui pouvait visualiser les visages de ses mômes, les miens n'en avaient, de fait, pas encore. Perdre une idée pour moi et perdre une réalité pour lui.

Je ne sais pas ce qui est le plus pénible.

J'ai l'impression que ce que j'écris n'a plus de sens. Ou une sorte de sens maladroit, perdu dans une plainte malade.

Ce n'est pas le bon mot, le bon mot m'échappe.

Seuls les repas punctuaient un temps qui n'existait déjà plus. Comme la veille, ils étaient arrivés par la fente sous la grille. Thomas s'était jeté sur le grillage, des feuillettes à la main, pleurant et exhortant les gardiens de prendre les papiers et de les faire parvenir à sa famille. Les hommes ne cillèrent pas plus qu'ils ne semblaient le remarquer.

Thomas s'électrocuta contre le grillage. Il ne perdit cependant pas connaissance et se roula en boule, tassé au sol entre les plots. Il gémissait l'adresse de sa famille en pleurant.

33 rue du Terrier, Vauvert.

33 rue du Terrier, Vauvert.

33 rue du Terrier, Vauvert.

33 rue du Terrier, Vauvert!

33 rue du Terrier, Vauvert!

33 RUE DU TERRIER, VAUVERT !

Thomas hurlait maintenant, complètement en transe. Je n'en pouvais plus et me pris alors la tête entre les mains. Je n'avais pas dormi et mes paupières se baissaient toutes seules sans que je

puisse m'endormir. Je l'aimais bien, mais j'étais trop obsédé par ma propre souffrance que je n'arrivais même pas à avoir de la peine pour lui.

Nous n'avions pas eu les mêmes mouvements précipités lorsque la nourriture fut déposée. Nous avons simplement esquivé Thomas qui hurlait. Il ajoutait de la pénibilité à notre calvaire déjà trop éprouvant. Parfois, trop souvent, les larmes me montaient dans un pic d'angoisse et poignaient aux bords de mes yeux secs.

Vincent a trouvé des résidus de pilules dans la nourriture. Je pense qu'on nous drogue. Nous avons donc refusé de manger.

Aussitôt, un gaz fut pulvérisé. Je sentis mon cœur faire un bond dans ma poitrine : un gaz excitant. J'en avais plein les narines. Je me sentais devenir fou. Mon cerveau fatigué s'électrisa sous la décharge d'énergie artificielle qui se déversa en moi.

Sortez-moi de cette galère...

Mon corps se mit à trembler et je me mis à frapper de toutes mes forces dans les plots.

Je me fis mal mais j'avais besoin de me défouler !

Cet endroit devenait toujours plus malsain. Les autres supportaient aussi peu leur traitement. Ils restaient stoïques la plupart du temps, comme sous l'effet de psychotropes puis, sans crier gare, ils avaient des accès d'hystérie incontrôlée qui se terminaient brutalement.

Heureusement que,

Jour 4 :

Je n'ai même plus envie d'écrire.

~~Jour 5 :~~

~~Il ne me plaît pas de~~

~~Je ne veux pas mourir~~

~~MEURS !~~

Jour 6 :

Jour six. Seulement quatre jours que nous sommes là.

C'est drôle.

On se marre.

Bravo Julien.

Cette pièce dans laquelle nous étions confinés n'avait pas d'odeur. Aucune couleur ne venait égayer les murs d'un blanc agressif. Et les seuls sons portés à mes oreilles étaient ceux de Thomas.

Il gribouillait frénétiquement sur son cahier, gémissant, incapable désormais d'écrire. Soudain, il se leva, grand sourire aux lèvres et hurla qu'il était sauvé. L'instant d'après le trouva contorsionné, tassé sur lui-même en train de pleurer.

Nous étions tous l'ombre de nous-même. Vincent s'arrachait les poils, un a un, nerveusement, en grommelant des paroles incompréhensibles. Lorsque son bras fut nu de tous poils, il semblait s'acharner sur des poils invisibles, quitte à gratter sa peau jusqu'au sang.

Les deux autres étaient dans de pires états encore ; l'un deux jouait avec sa lèvre nerveusement jusqu'à ce qu'elle explose comme un fruit trop mûr avant de dégorger du sang sur ses doigts. Puis, il fixa ses doigts en souriant béatement, l'air hagard. L'autre était dans une sorte de transe. Il jouait à l'équilibriste sur un sol plat, tombant parfois à la renverse et examinant le sol de ses yeux exorbités avant de se lécher le poignet.

Quant à moi, j'entendais des cris.

Des cris.

Des cris des gens morts.

Ceux des gens perdus.

Seigneur pardonnez-moi.

Je les entends.

Les enfants des entrailles.

Ils me parlent.

Ils me chuchotent.

Me susurrent des choses.

Des putains de choses que je ne voulais pas entendre.

Jour 6 :

Encore un jour venait de passer et nous n'avions toujours pas fermé l'œil. J'avais, comme les autres, les yeux complètement explosés. Des vaisseaux sanguins avaient éclatés, inondant le blanc de mes yeux de rouge. Mon visage était émacié, mes lèvres gonflées. Ma respiration devenait irrégulière. Je n'en pouvais plus.

Jour 3 :

La salle était grande. Puis petite. Puis grande. Le blanc avait une sale odeur. Jamais un blanc n'avait pué à ce point. Blanc dégueulasse. Les six autres ne ressemblaient plus à rien. Foutu blanc. Vincent avait arraché tous ses cheveux. Infâme blanc.

Ses cheveux reposaient sur le blanc visqueux et puant de la salle.

Il ressemblait à un monstre ! Nous étions des monstres.

Ils étaient flous. Leurs cris ne couvraient pas les voix. Elles me soufflaient que Vincent était prêt. Nous allions pouvoir le libérer de son corps.

Je regardais Thomas pour m'aider. Il tenait son sexe entre les mains et le frottait contre un plot avec un rire dément et un regard lubrique.

Je ne pourrais compter que sur nous autres.

Je réintègre mon corps et me mis au travail.

Félicitations.

Vincent.

Jour 251 : : :

Vincent était libre. Ses entrailles tapissaient la salle. Nettoyant ce blanc puant. J'avais chaud. Thomas a de bonnes idées. Mon cœur dans ma poitrine semblait vouloir exploser en morceaux. J'avais hâte. Vincent avait de la chambre. DE LA CHANCE. Qu'il explose !

Thomas avait de bonnes idées.

Les cinq autres végétaient dans un coin de la salle, le regard vide.

Je léchais les murs. Ils avaient bon goût.

Nous avons éparpillé le corps de Vincent dans toute la pièce. Il était désormais le plus libre des hommes. Le plus vrai. Le plus temporellement inexistant.

Blablabla.

Ce cahier ne blablate que du vent. Bla.

JoU

po !

Rouge 8

J'avais trouvé comment me débarrasser des escargots. Les larves qui me dévoraient. Elles m'avaient laissées lorsque je me mis à les manger à mon tour. Je croquais goulument dans mon propre bras, et elles disparurent. J'eus mal. Très mal. Puis plus rien.

« Bravo Julien, tu es sur la voie »

Elles susurraient.

« Julien, tu es prêt ».

« Tu es si proche d'être libre ».

Je devais les rejoindre. Je n'étais plus un homme.

« Plonge ta main dans ta poitrine. Casse les barreaux ».

Plus de ce monde.

Gatien tentait de se faire éclater la cervelle sur un mur.

Ce n'était pas ce que voulaient les voix.

J'allais casser les barreaux. Déchirer, casser et arracher. Arracher.

« Arrache-toi le cœur ! »

Fais-le ! FAIS-LE !

« FAIS-LE ! »